

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

La grande arnaque

Michel Morin

Volume 48, numéro 4 (274), novembre 2006

Une littérature et son péché

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32780ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Morin, M. (2006). La grande arnaque. *Liberté*, 48(4), 53–63.

La grande arnaque

Michel Morin

Selon la ligne de l'hospitalité, un extraordinaire cosmopolitisme se diffuse. « La république (res publica qui comprend aussi le régime impérial) romaine n'a plus rien de romain », écrit F. Lot dans son ouvrage sur la fin du monde antique. Rien n'était inéluctable encore dans sa dispersion en autant d'États nationaux qu'il comptait de peuples. Le « mythe national », pour reprendre ici une expression de Suzanne Citron, n'avait pas eu encore le temps de prendre consistance. Et ce n'est que par une rétrospection téléologiquement orientée que l'on peut en voir la préfiguration dans tous ces royaumes qui s'installent dans l'Empire même, comme le royaume franc de Clovis. L'État national ne s'est imposé que par une suite de coups de force, non par l'accomplissement d'un destin. D'autres solutions ont été, à tout moment, possibles : dans la ligne de la fédération, dans celle de l'hospitalité.

RENÉ SCHÉRER

1. Le mythe

Il était une fois un peuple qui, un jour, devint une nation. À la faveur de cette mue aussi soudaine qu'imprévue, il changea de nom. Il s'était appelé jusque-là « Canada » ; on décida que, désormais, il s'appellerait « Québec ». On évoquait jusque-là son existence par l'appellation « peuple canadien » puis « peuple canadien-français » ; désormais, c'est à l'appellation « nation québécoise » qu'il répondrait. Il est difficile de situer exactement dans le temps la date de cette mue, laquelle, comme on peut s'en douter, ne se fit pas en un jour, quoique assez rapidement, pour ne pas dire prestement. Un peu comme une entourloupette, pour ne pas dire une *arnaque*. Chose sûre, cela se produisit dans les années 1960, à la faveur de ce qu'on appela assez tôt « Révolution tranquille », qui aurait aussi bien pu s'appeler (comme sa grande ancêtre, la française) « Liquidation tranquille ». Cette histoire est assez bien connue, aussi me contenterai-je d'aller à l'essentiel : une histoire d'*humiliation*.

Les sorciers qui s'agitaient autour de ce berceau nouveau genre n'avaient de cesse d'invoquer l'*humiliation* dont ce peuple avait été victime tout au long de son histoire depuis ce qu'on appelait familièrement dans les cafés et autres salles de cours la « Conquête » — histoire qui, à vrai dire, n'en méritait pas le nom puisque c'était de son éviction hors de l'Histoire qu'il était question depuis cet événement malheureux, qui fit, dès lors, beaucoup larmoyer dans les chaumières. Ce peuple s'était trouvé évincé de l'Histoire alors même qu'il s'apprêtait à y entrer, avec tout le courage et toute la détermination qu'on lui connaît. « Un jour, des étrangers sont venus », dira l'un de ses bardes que je cite de mémoire, un certain monseigneur Savard, précurseur à sa façon de la Grande Liquidation, mais qui, en tant que *monseigneur*, comme ses prédécesseurs français de même appellation, allait à son tour subir l'œuvre de la « Grande Raccourcisseuse ». Jusque-là, ce jeune *peuple* vivait niché dans le bonheur d'être lui-même. Bien sûr, quelques *sauvages* rôdaient ici et là dans les bois et quelques méchants Anglais faisaient parfois sentir leur présence, mais *nous restions entre nous*, heureux et paisibles dans l'âme sous le gouvernement (absolu) de notre bon Roi (qui — hélas —, avait le plus souvent la tête ailleurs, pour ne pas dire nulle part) et la direction de notre Sainte Église, dont nous recevions allègrement les *mandements* qui nous mettaient en garde contre tous les dangers : ceux d'aller dans les bois trop longtemps, de se laisser glisser trop loin au fil des rivières et du fleuve, de boire un peu trop *and so on*, comme diraient plus tard les *étrangers*, nos *maîtres* ou *conquérants*, comme on voudra.

« Mais des étrangers sont venus » et c'en fut fini de ce *beau rêve*. Violamment expulsé du paradis, ce jeune peuple plein d'avenir fut soumis à la rude loi du labeur sous la férule de ses nouveaux maîtres. Dès lors, il dut lutter pour ses *droits*, sa *langue*, sa *religion*, ce qu'aucun peuple avant lui n'avait fait et ce qu'il eût pu s'abstenir de faire jusqu'à la fin de l'Histoire, si l'on n'était pas venu le déranger : cultivant ses terres, élevant ses

nombreux enfants et se racontant le soir, auprès du feu, de belles histoires un peu fantastiques.

2. L'arnaque

Charmante fable ! Matrice de l'obsession dite « nationale » ! Nostalgie d'un aboutissement (parousie) qui prendrait la figure d'un retour ! Retour à ? L'origine, l'identité perdue, le bonheur matriciel, pour ne pas dire utérin. Retour à la Mère, par-delà les épuisantes luttes (chasses et guerres) que doit mener le Père pour la subsistance et, qui sait, la croissance ! Enfin délivré de l'incertitude identitaire, de l'ambivalence, de l'hésitation, de l'indécision que décrient tous nos prophètes et autres sauveurs nationaux. Étrange destin pourtant que celui de ce « peuple » (n'ayons pas peur des guillemets : il n'y a aucune honte à n'être pas un « peuple » ou une « nation » en bonne et due forme !), lequel — en dépit de tous ces prophètes de malheur, qui, mieux encore et avec plus d'insistance que leur idole cachée, Lord Durham (un autre seigneur !), lui prédisaient assimilation, disparition, annexion et autres *mortalités* — a survécu, voire (était-ce imaginable ?) *prospéré* en un tel état de malheur ! Or, ne cessent de nous répéter ces thuriféraires de la mort à brève échéance, *le malheur continue*. Certes, la société dite « québécoise » s'est francisée (au point même d'assimiler en son état de précarité extrême, à l'ombre d'un fédéralisme *dominateur* et essentiellement *assimilateur*, une bonne partie de ses immigrants). Certes, pour l'essentiel, les « Québécois » ont récupéré la maîtrise de leur économie. Certes, le niveau d'instruction s'est considérablement amélioré : écoles, collèges et universités de langue française se sont multipliés. Pourtant, aucun *changement constitutionnel* majeur n'est survenu (sauf, bien sûr, mais pour le pire, le *coup de force* de 1982, consécutif aux horribles *mesures de guerre* de 1970 qui ont une fois pour toutes — hélas ! — dissuadé les *âmes courageuses* de déposer des bombes dans les boîtes aux lettres et d'enlever consuls et ministres), le « Québec » est toujours emprisonné dans le *carcan fédéral*, chefs et sauveurs meurent ou se défilent les uns après les autres, et ce depuis Papineau dont ne

nous reste, selon la formule de Jean Éthier-Blais, que l'image du derrière de son cheval fuyant vers les États-Unis.

Pourtant, malgré toute cette *apparente* prospérité, la misère perdure, le malheur continue, le sentiment de perte et d'abandon semble irrémédiable. Le salut ne vient pas ! Nos *ennemis* continuent de nous harasser et de nous démoraliser. Pourquoi s'acharnent-ils à nous empêcher de devenir *normaux* et d'instiller des pensées défaitistes dans les esprits de notre bon peuple qui, au fond, nous le savons, ne demanderait pas mieux que de franchir le cap, pour ne pas dire cette *mer Rouge* qui nous sépare de la Terre promise ! À quand le *leader charismatique* qui galvanisera nos énergies et nous poussera enfin, à la limite malgré nous, en avant, vers l'avenir, la *maturité* ? Enfin, nous pourrions siéger à l'ONU à côté des Îles Vanuatu, de la Dominique et du Monténégro, qui, eux, *n'ont pas eu peur* ! Parmi plusieurs auteurs, je citerai un extrait d'un ouvrage relativement récent de Jean Éthier-Blais (pourtant, prince de l'ambiguïté, s'il en fut), *Le siècle de l'abbé Groulx* (rien de moins !). Après avoir évoqué, dans le sillage dudit abbé, « la corbeille du nouveau-né pleine à craquer » de ce peuple béni de Dieu, voici que survient la « mauvaise fée » (*sic*), qui, « comme dans tous les contes », « punit dans la droite ligne du caractère de la victime » :

À un ramassis de ratiocineurs, de finassiers normands, elle dénierait le droit à cet épanouissement total que représente pour une nation, condamnée à être minoritaire, la présence récurrente d'un chef charismatique, de cet homme qui fait l'unanimité du sentiment et de l'instinct vital d'un peuple, mais surtout d'un leader dont le génie est soutenu par une volonté qui transcende l'action elle-même, qui la régit, qui l'amène à se dépasser. Pour tout dire, d'un chef que l'histoire n'intimide pas¹.

¹ Jean Éthier-Blais, *Le siècle de l'abbé Groulx*, Montréal, Leméac, 1993, p. 61-62.

La misère perdure, le salut se défile... faute d'un chef enfin déterminé, un vrai Moïse ! On me dira, je l'entends d'ici, que je prends plaisir à ressasser une vision nationaliste depuis longtemps dépassée, fondée sur l'ethnisme. Fort bien, mais alors, pourquoi l'« indépendance nationale » (comme le dit M. Landry avec un trémolo dans la voix) serait-elle *la seule solution* du point de vue des thuriféraires du nationalisme ? Pourquoi, selon eux, est-ce encore *la seule solution* après deux référendums négatifs (le dernier, « on se l'est fait voler », la thèse est bien connue et défendue par ce même Landry) ? Pourquoi aucun accommodement politique n'est-il acceptable ? Pourquoi, s'il ne s'agit pas d'un *dogme*, pourquoi, si, plutôt que de solution, ce ne serait pas de *salut* qu'il faudrait parler ? Quoi qu'il arrive dans la réalité, quoi qu'il en soit de l'état réel des choses qui a nom *liberté* et *prospérité* dont jouit en effet le peuple dit « québécois », *la misère perdure*, laisse-t-on entendre, *le malheur continue*, le sentiment de perte est toujours ressenti, nos ennemis s'acharnent ! « Il n'y a qu'une solution ! » Étrange *solution*, unique, unilatérale, prétendue *accession à la maturité* mais qui ferait étrangement figure de *retour* ! Est-ce là *maturité* que de souhaiter revenir à l'identité perdue, faire retour à la pure origine de notre prétendue intégrité nationale ? N'est-ce pas le contraire même de la maturité que ce rêve de retour au mythe originel ? On m'objectera le *nationalisme civique* et l'*intégration des immigrants* ! S'il était vraiment question de *nationalisme civique*, on apprendrait à vivre pleinement ce qui existe déjà... au Canada, voire en Amérique du Nord. Qu'est-ce qui, dans la logique du *nationalisme civique*, nous retiendrait de nous joindre aux États-Unis où il existe aussi ? Certes, me dira-t-on peut-être, mais ce serait un *nationalisme civique* en français ! Mais n'y a-t-il pas déjà au Québec un *nationalisme civique* en français ? Que veut-on lui ajouter ? Une petite dose de *retour à l'origine* bien de chez nous peut-être ? Un petit allant folklorique ? Bref, que peut-on vouloir lui ajouter d'autre qu'un fort influx de nationalisme ethnique canadien-français ? Quant aux *immigrants*, quel problème à les embarquer là-dedans ! S'ils en viennent à être *comme nous*,

que peut-on avoir contre eux ? Ce ne seront plus des *étrangers*, des *ennemis* comme les *fédéraux* et leurs *laquais* ! À l'aube de ce *nouveau nationalisme*, je lis :

Ce n'est pas une bataille que nous aurons perdue sur les plaines d'Abraham. C'est notre identité. N'est-il pas temps que cesse un malentendu qui dure depuis deux siècles ? [...] Pendant deux cents ans, ils nieront la défaite qu'ils avaient subie en s'accrochant à leur nom de Canadiens, et la plus subtile ruse du conquérant fut de laisser croire que l'Acte de 1867 était une alliance entre deux peuples fondateurs plutôt qu'une loi imposée au vaincu par le vainqueur afin de mieux l'assimiler².

Voilà très bien formulée la matrice idéologique du nationalisme dit « québécois ». Sous ce masque de *Québécois*, de *civisme* et d'*ouverture aux immigrants*, rien d'autre finalement que *le retour à l'identité perdue*. Qu'il s'agisse là d'un pur fantasme, tout psychanalyste amateur en conviendra. Qu'il soutienne encore aujourd'hui le discours politique et culturel nationaliste *envers et contre la réalité* qui n'a cessé de se transformer depuis deux siècles au point d'aboutir à ceci que, en 2006, existe en Amérique une société française au sein même du Canada avec des extensions à travers tout le territoire canadien, plus libre, plus prospère, bref, plus *puissante* qu'elle ne l'a jamais été dans son histoire, cela ne fait que confirmer son caractère de fantasme. Et que sa dernière ruse (combien plus réelle que celle du *Conquérant*) consiste à se faire passer pour une *accession à la maturité*, voilà ce que j'appelle *la Grande Arnaque*, dont l'effet est d'inhiber non pas tant le développement économique, voire politique, de la société, mais, de façon décisive, son essor culturel, en faisant patager la culture en un ressassement qui n'en finit plus. Si l'on veut parler sérieusement d'*accession à la maturité*, elle devrait consister, comme c'est le signe de toute maturité, à prendre acte de la réalité telle qu'elle s'est développée,

² Philippe Émond, « Psychologie de l'indépendance », *Liberté*, vol. 8, n° 5-6 (47-48), sept.-déc. 1966, p. 67-68.

à penser et à agir en conséquence, en coupant une fois pour toutes le cordon ombilical du fantasme maternisant du retour à l'origine, ce qui, concrètement, veut dire : rompre avec l'idéologie de l'indépendance à tout prix, considérée comme *la* solution, en faisant preuve du même courage que les socialistes et les communistes européens qui ont rompu une fois pour toutes avec le dogme de la dictature du prolétariat, pour partir de leur orientation propre, à la construction de l'Europe. Dès lors, par-delà le réel, en ses fissures et ses interstices, pourront advenir des créations culturelles vraiment audacieuses, comme il en est apparu dans les années 1960 (et déjà auparavant en peinture), durant cette brève période de liberté qui aura duré quelques années avant que ne se réinstalle un discours du Retour à l'origine et du Salut.

3. Un irréductible sentiment de précarité

Il ne saurait y avoir d'autre justification à ce projet d'indépendance à tout prix qu'un état de profonde oppression et de misère, la *révolution politique* (puisque c'est de cela qu'il s'agit) s'imposant comme seule issue. Or, il se fait que la société qu'il est ainsi question de *libérer* figure parmi les plus libres et prospères du monde. Étrange, me dira-t-on. Certes, mais les méandres de la conscience sont infinis, ses ruses et ses détours sans limites. À la mesure même de son *malheur* ! Quelle est la nature de ce *malheur*, si l'on ne peut le repérer dans la réalité matérielle, voire politique ? Il n'est pas possible de répondre simplement à cette question. Notons d'abord qu'il atteint surtout la classe intellectuelle et artistique, c'est-à-dire ceux qui font la culture, lesquels, cependant, peuvent étendre assez loin leur influence (notamment par l'entremise des médias et du système d'enseignement). À quoi se greffe une *classe* d'opportunistes, fonctionnaires et employés de l'État, qui aspirent à accroître leur pouvoir, c'est-à-dire leur autorité à la fois morale et institutionnelle, à la faveur d'un éventuel changement de régime. Mais le lieu d'élection du sentiment de malheur se trouve sans conteste dans cette classe intellectuelle et artistique. Qu'en est-il ? Du sentiment de n'être *rien* dans

l'Histoire et la culture mondiales. Non seulement de ne *compter pour rien*, ce qui est déjà assez pénible, mais plus profondément de n'*être* rien ! Qu'est-ce à dire ? S'il est question de *retour à l'origine*, tournons-nous vers elle. Il est question de recommencer là où le commencement semble avoir été raté. Le lieu de l'échec est identifié comme étant la Conquête, redoublé par l'insurrection matée de 1837-1838. Mais où est précisément l'échec ? Entrons le plus possible à l'intérieur de la conscience, mettant de côté les *explications sociohistoriques*. De l'intérieur de la conscience, ce sentiment d'échec correspond à l'expérience d'un *vide* qu'il est devenu de plus en plus impossible de se dissimuler. Ce qui s'est effondré durant les années 1960, c'est la construction idéologique du nationalisme traditionnel, visant à occulter ce vide en en justifiant l'existence : c'est pour le mieux que la Conquête a eu lieu, pour le mieux l'échec de l'insurrection de 1837-1838, mais toujours dans la perspective d'un salut (hors de ce monde) qui allait racheter une fois pour toutes les souffrances éprouvées (ce qui venait implicitement à accréditer la *présence* de ce vide et son caractère sourdement agissant par le biais de l'accent mis sur la *misère* de l'homme sur terre). L'éclosion des années 1960, sur tous les plans, est due à l'effondrement de cette construction et à la venue de ce vide à la conscience. Cela aura duré quelques années, le temps pour une nouvelle construction conçue selon le même modèle de se mettre en place. L'expérience de la misère s'y trouve à nouveau centrale, mais cette fois identifiée comme économique, sociale, politique ; cette misère se loge aussi dans la conscience, diagnostiquée comme aliénée sur tous les plans, notamment linguistique ; et le Salut se profile en sa version laïcisée sous la forme de l'État souverain, dont l'avènement rachèterait une fois pour toutes l'échec initial, dûment rapporté à la Conquête et à la situation d'oppression sur tous les plans qui en a résulté. L'impression de nouveauté de cette construction tient purement à sa laïcisation et à la lutte *libératrice* que cette nouvelle version avait menée et continuait de mener contre l'ancienne version. Comment, dès lors, ne pas croire que nous étions vraiment passés à autre

chose, entrés dans une nouvelle ère ? Cependant, la structure était identique et, de même, son effet de recouvrement du vide.

Fort bien, me dira-t-on, mais qu'en est-il de ce vide, et qu'en faire ? Il me paraît évident que ce sentiment de vide, voire ce vertige qui s'empare de la conscience de celui qui veut penser et créer en cette société dite « québécoise » tient à la précarité de l'expérience historique dont elle est issue. Que la Conquête soit le Grand Mal et la Grande Cause est fort discutable, mais que l'expérience coloniale française en Amérique, dès l'origine, ait été affectée d'une précarité toute particulière me paraît indéniable. Sans entrer ici dans un examen détaillé de la question, le faible taux de population en est sans doute l'élément le plus marquant, en même temps que l'intérêt fort inégal de la métropole pour sa colonie. Qu'elle ait été conquise, à la faveur de l'une de ces guerres intra-européennes qui n'avaient de cesse depuis des siècles, en est simplement le résultat. En conséquence, qu'il y ait dès l'origine et, à travers toute son histoire, dans l'existence de cette société, une expérience de précarité qui mène à s'interroger sur sa viabilité mais, plus profondément, sur sa *raison d'être*, n'a rien d'étonnant. Mais rien de facile à vivre pour autant, car la question qui taraude quiconque se met à penser ou à créer renvoie toujours à cette *raison d'être* : si quelque *raison* de ce genre existe, n'est-ce pas au penseur, au créateur, immergé dans cette société, de la faire exister, de la produire au grand jour ? « Comment, *seul*, se demandera-t-il, pourrais-je y arriver ? Se peut-il qu'à *moi seul*, quasi sans appui, incombe cette responsabilité ? » C'est alors que le vertige est éprouvé. Or, il n'y a point de solution à ce vertige, point d'autre que de faire advenir l'œuvre de l'intérieur de cette expérience.

Certes, m'objectera-t-on, mais qu'en est-il de la *responsabilité* de l'intellectuel, de l'artiste par rapport à sa société d'appartenance, surtout lorsqu'elle se trouve affectée d'une telle précarité historique ? On ne pourrait, et encore est-ce discutable, invoquer une telle responsabilité que dans le cas où cette société se trouverait

dans un état d'oppression insupportable, rendant impraticable la pensée ou l'acte créateur. Mais telle n'est pas la situation, car, en dépit de son incontestable précarité, la société canadienne d'expression française a connu et connaît encore un essor considérable qui la propulse au rang d'une des sociétés les plus développées de notre époque. Il faut donc croire à une vitalité exceptionnelle de cette société pour être parvenue à ce point, en dépit de nombreux obstacles et épreuves ! Dès lors, le créateur n'a plus de responsabilité qu'à l'égard de son œuvre. Telle est finalement sa responsabilité sociale et historique. Son œuvre, produite en toute rigueur et exigence, rejaillira sur la société entière et sera d'elle-même facteur d'évolution.

Autrement, et c'est la situation qui nous semble régner en cette société depuis les années 1970, l'œuvre ne parviendra pas à se dégager, à prendre forme et à s'imposer. Elle restera enclose à l'intérieur d'une représentation misérabiliste qui ne fera que proclamer à répétition son impuissance même à advenir. À travers l'imaginaire misérabiliste qui caractérise la culture dite « québécoise » des trente dernières années dont de nombreux exemples pourraient être donnés en littérature, au cinéma, en peinture, c'est l'impuissance même d'une véritable œuvre à advenir qui ne cesse de s'exprimer. « Si mes héros, devrait se dire le créateur, sont impuissants, si alcool, viols, violences règnent dans mon œuvre, si la mort et le suicide s'infiltrent partout, c'est que je n'arrive pas à vivre avec mon propre mal, ma misère, ma mortalité, ma faiblesse, et que je transpose mon impuissance sur la *société* entière, laquelle, dès lors, apparaît en être la cause et la justification. Ce faisant, cependant, plutôt que de contribuer à régénérer cette société par des représentations originales, singulières, voire excentriques, de ses possibilités et de ses ressources, plutôt que d'ouvrir aux *individus* des voies de rêve et d'invention d'eux-mêmes et de leurs vies, j'œuvre à les enchaîner à des représentations misérabilistes dont la seule issue semble être la rédemption nationale par l'indépendance ». Sans jamais souligner

que cette *indépendance* sera celle d'un *État* (et non du *peuple*) dont j'aurai à l'avance justifié la tendance à étendre et à accroître son contrôle des destinées individuelles sur tous les plans, notamment moral et comportemental.

À cette expérience du vide, à son lent apprivoisement par l'entremise de formes et de signes qui constituent l'essentiel de l'expérience créatrice, il n'est point de substitut ni de faux-fuyant. Il ne fait aucun doute qu'une véritable *maladie de l'âme* est à l'œuvre en cette société canadienne d'expression française, particulièrement en sa culture. Il n'y a pas de solution ni de salut à cette maladie hors de la création et de l'action, c'est-à-dire des gestes affirmatifs et des œuvres. Plus se produiront de telles œuvres, comme c'est déjà le cas sur le plan économique, plus le projet rédempteur des nationalistes perdra sa raison d'être et le fantasme qui le soutient se défera comme un mauvais rêve. Au fond, il n'est jamais qu'un seul péché : le péché contre l'Esprit.